

Article

« Le roman familial de Lacan »

Ouvrages recensés :

Autres écrits de Jacques Lacan Seuil, « Le Champ freudien », 614 p.

Lacan et les sciences sociales de Markos Zafirooulos PUF, « Philosophie d'aujourd'hui », 258 p.

par Michel Peterson

Spirale : arts • lettres • sciences humaines, n° 184, 2002, p. 51-52.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/17155ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

LE ROMAN FAMILIAL DE LACAN

AUTRES ÉCRITS de Jacques Lacan

Seuil, « Le Champ freudien », 614 p.

LACAN ET LES SCIENCES SOCIALES de Markos Zafirooulos

PUF, « Philosophie d'aujourd'hui », 258 p.

DANS UNE entrevue accordée à Jean Blain pour le dossier « Lacan » du numéro de mai dernier du magazine *Lire*, Jean Wahl, voulant mettre en lumière les paramètres fondamentaux de la cure psychanalytique établis par l'homme des Séminaires, précisait : « *Sous cette dénonciation du moi, de l'aveuglement au langage, du contre-sens sur le désir, il y a l'idée que si vous êtes aliéné, vous n'êtes pas un sujet. Il faut vous désaliéner, autant que c'est possible — car ce n'est jamais entièrement possible — pour que vous soyez sujet, c'est-à-dire quelqu'un qui peut parler en étant le responsable de la parole.* »

L'avenir des illusions

Jusque-là, rien que de très ordinaire, dira-t-on. Avec raison. Plusieurs thérapeutes du moi, peu importe leur allégeance, ne vous répondront-ils pas, chacun à leur manière, qu'il s'agit en somme, au terme de la cure, de reprendre du pouvoir sur sa vie? S'accrochant peut-être à votre vécu, à vos émotions, à vos sentiments, traquant vos affects et vos pulsions, ils vous fourniront tous les outils adéquats pour vous aider à refouler lentement et sûrement le dispositif de votre ensorcellement.

Or, devenir responsable n'est possible que si le parlêtre prend conscience de ses aliénations : « *D'où il résulte, continue Wahl, que Lacan avait une préoccupation fondamentalement éthique. En fait, c'était un moraliste. Et ce projet est aujourd'hui d'autant plus actuel que nous assistons à une expansion du modèle américain, d'une sociologie de la réussite. Or, la réussite, ce n'est jamais que l'aveuglement du moi.* » Même si je ne suis pas du tout certain de suivre Wahl — et celui dont il parle — jusque dans ses conclusions, j'endosse l'essentiel de son propos. N'assistait-on pas depuis quelques années, au prix d'une incroyable méprise, à la montée de discours navrants et ignorants, fondés sur la performance économique-thérapeutique et prétendant, par exemple, que le *coaching* à la mode signifierait la fin des pshs ou encore que les psychothérapies, allègrement confondues, se résumeraient à une catharsis phagocytant les traumatismes, ce qui expliquerait qu'elles se dirigent sans l'ombre d'un doute vers leur fin. Le temps étant de l'argent, éclipsions celui de l'inconscient. Car qui dit durée, étendue, dit aussi perte de temps, impossible à échanger

sur le divan de la bourse. Dans cette situation, jamais la célèbre boutade de Lacan n'aura été plus signifiante : « *Je ne parle pas pour les idiots.* » Et Dieu sait s'ils sont nombreux, à croire qu'ils se multiplient comme les actions. À entendre : ceux qui barbotent dans le vécu en croyant y voir ou y trouver le traumatisme originel, ceux qui prétendent qu'il faut simplement éveiller l'individu à lui-même pour qu'il atteigne ses objectifs, ceux-là risquent fort de se ramasser le cul sur la paille, enfouis dans des pis-aller qui résistent farouchement à toute possibilité éthique.

Ce sont toutes ces illusions que Lacan a combattues sa vie durant et qu'il affrontait déjà dans ses premiers textes. On le savait, mais on le disait moins qu'il n'y paraissait. La publication, à l'occasion du centenaire de leur auteur, des *Autres écrits*, somme de quarante-huit textes parmi lesquels certains étaient devenus difficilement accessibles, vient confirmer que c'est le signifiant (axe de l'inconscient et de la jouissance) qui potentialise en symptôme la parole non dite, inter-dite. Parmi les parutions récentes consacrées à l'œuvre du grand psychanalyste, on retiendra également l'ouvrage de Markos Zafirooulos, premier volet d'une enquête plus large et stimulante contribution à la compréhension du pan durkheimien de la pensée lacanienne, en particulier en ce qui a trait à la loi de la contraction familiale, ainsi que cela ressort d'une lecture attentive des « Complexes familiaux ».

Le terrain, l'esprit

Alors que, déplaçant tel un rêve la chronotopie, les *Écrits* s'ouvraient avec *Le séminaire sur « La Lettre volée »*, les *Autres écrits*, prenant le relais d'objet *a*, lèvent le rideau par une sorte de métatexte — « *Lituraterre* » — dans lequel se joue, aussi insistante qu'un reste, la fonction des illusions et des fantasmes bourgeonnant au cœur de la critique littéraire. Chez Poe, Lacan, pointant le point aveugle d'invisibilité du texte, pouvait souligner que la narration « *double en effet le drame d'un commentaire, sans lequel il n'y aurait pas de mise en scène possible* » (*Le séminaire sur « La lettre volée »*, Paris, Seuil, 1966). Il y avait là un coup de force s'autorisant d'une sorte d'extrême clarté herméneutique, de faculté d'éclaircissement tendant à renforcer la légitimité du lecteur autorisé à dévoiler l'intention de l'auteur. Répétition de Dupin? Il faudrait un autre Séminaire pour

s'y attarder, pour y rejouer la position de celui qui, correcteur, faisait alors la scène — des cènes — aux autres analystes. Dispositif panoptique à propos duquel on se rappelle que Jacques Derrida écrivait : « *À voir ce que Dupin voit (non vu des autres), voire ce que Dupin lui-même ne voit pas ou ne voit, double qu'il est (dans et hors circuit, "partie prenante" et hors jeu), qu'à moitié (comme tous les autres finalement), le Séminaire se profère depuis la place où l'on voit tout, "facilement", "au grand jour"* » (*La carte postale. De Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980). L'idée n'est évidemment pas de rouvrir un débat d'ailleurs jamais fermé, de reprendre une histoire à écrire — et pour tout dire à peine entamée, entre autres par Élisabeth Roudinesco —, mais bien de mettre en circulation plutôt qu'en lumière le fait que la chaîne signifiante LACAN, graphes et nœuds en prime, d'abord inscrite à l'intérieur de l'École Française de psychanalyse, ensuite dans l'Association mondiale de psychanalyse, finalement passant d'un isthme à l'autre, d'un organe à l'autre, *excroît* aujourd'hui hors de la caverne institutionnelle et universitaire. Un fait de transfert s'est propagé, une reliure familiale élaborée. Qu'on relise le texte où Derrida reprend sa seconde « rencontre » (son second « frayage »...) avec Lacan lors d'un dîner offert par la belle-famille du second. (*Résistance — de la psychanalyse*, Paris, Galilée, 1996, en particulier les pages 68 à 72) Il y est question d'une ambiguïté du père au fils, à moins que ce ne soit le contraire. Bref, la question a trait à la reconstitution des lignées et des suites.

Des lecteurs de Lacan existent donc, que le veuillent ou non certains gardiens de l'Ordre. D'où une purée de symptômes, d'inhibitions et d'angoisses jetant un brouillard sur la parole dénégatrice de moult sujets de connaissance de telle ou telle chaire. À ce propos, le gendre de Lacan, Jacques-Alain Miller, va droit au but dans le prologue des *Autres écrits* : « *Quoi qu'il en soit, vingt ans après sa mort il n'est personne qui feigne — sérieusement s'entend — qu'il ait été surclassé dans la psychanalyse comme sujet supposé savoir. L'accueil fait à ses Séminaires en témoigne : ils sont reçus par le praticien et par le public comme des livres d'aujourd'hui, non de jadis.* » Parole de famille, mais parole de sage aussi. Car il y a ceux qui ne savent pas ce qu'ils font et il y a ceux, ce qui est plus grave, qui ne savent pas qu'ils ne savent pas et qui croient savoir qu'ils savent. Ces

derniers oublient — oui oui, encore...! — par exemple que les pattes du divan traînent toujours dans la rue.

Organisés en huit parties, les *Autres écrits*, qui reprennent la composition des *Écrits*, regroupent, outre le capital article « Les Complexes familiaux », plusieurs contributions majeures initialement publiées dans *Silicet*, les comptes rendus des séminaires des Hautes études, « Télévision », de même que des préfaces, articles (« L'Étourdit », « Radiophonie », etc.) et notes datant d'après 1966. On trouvera également les textes concernant l'École freudienne de Paris, incluant bien sûr l'« Acte de fondation » (1964) et la sublime « Lettre de dissolution » (1980).

De cet ensemble, quel biais avancer? Traverser le terrain de la jouissance, vaste perspective qui recentre le sujet, la parole et le langage dans une relation asymptotique? Pourquoi pas, quand on pense qu'au-delà de plusieurs creux discours théoriques, il y a ici de la possibilité même d'une clinique du cas, bien éloignée des fleurs fanées de rhétorique. Quant à la fameuse question du phallus et à la théorie des quatre discours (du maître, de l'hystérique, de l'université et... de la psychanalyse), on les verra asseoir constamment l'ouverture vers une liberté pragmatique du sujet humain, ce qu'on constate dans l'ombilic même de la cure par l'interprétation, le transfert et le cadre (cf. « La psychanalyse, la vraie, et la fausse »), ce qui fait comprendre que ladite liberté ne s'obtient pas par la prise de conscience, mais par le « passage à la parole » dans la mesure où « il faut que la parole soit entendue par quelqu'un là où elle ne pouvait même être lue par personne » (« Discours de Rome »).

Comme quoi le message et la lettre voyagent par-delà les mers et les pairs. Cela s'explique dans la réalité même. Par exemple, dans « L'écriture », texte publié en 1971 dans la revue *Littérature*, Lacan nous conduit au Japon via la Sibérie en pleine politique du signifiant, laquelle fait surgir le fond obscur et pourtant si absolument lumineux du vivant : « Une ascèse de l'écriture ne me semble pouvoir passer qu'à rejoindre un "c'est écrit" dont s'instaurerait le rapport sexuel. » L'actualité de ce texte vient de ce que les faits ne l'ont pas épuisé, bien au contraire. Plus que jamais par le passé, la critique littéraire universitaire se mord trop souvent la queue jusqu'aux canalicules spermifères, ses fonctions cytogéniques et sécrétoires semblant bloquées par une technologie de l'assistance à la procréation déficiente. Outre génétique et psychogénéalogie, Lacan adhérerait-il quelque part au mystère cosmique du *chi* par quoi se manifeste l'esprit créateur dans sa mouvante et impermanente matérialité? Est-ce cela, la sainteté dont il lui arriva de se réclamer?

Je ne sais. En tout cas, la Loi de la morphogénèse ne peut pas ne pas agir : « dès l'origine existent interdictions et lois. Les formes primitives de la famille ont les traits essentiels de ses formes achevées : autorité [...], mode de parenté, héritage, succession, transmis, parfois distinctement (Rivers), selon une lignée maternelle ou paternelle », écrit Lacan dans le célèbre article consacré aux complexes familiaux dans la formation

de l'individu publié dans le tome VIII de l'*Encyclopédie française*, en 1938. Position clé que l'on retrouverait jusque chez les érudits de la médecine chinoise, tel Jean-Marc Eyssalet, reconnaissant dans les lignées paternelles et maternelles le secret de la maison et le terrain du corps et de la parole, « *L'humus des désirs* » : « La gestation est donc la période où Shen exprime sa "Vertu" organisatrice sous l'aspect du PO, qui figure sa capacité à rassembler Énergies et substrats pour élaborer les structures vitales de la personne, la Substance et la Forme corporelle, la cohésion des différents mécanismes psycho-physiologiques qui y sont directement rattachés » (*Le secret de la maison des ancêtres*, Paris, Guy Trédaniel, 1990). Les complexes familiaux ne promettent-ils pas une sorte d'embryologie de la culture?

Fondations

Sans répondre à cette question, puisque là n'est aucunement son objectif, Markos Zafropoulos, centre son attention sur la période qui va de la publication des « Complexes familiaux » (1938) à la conférence « Le mythe individuel du névrosé » et au *Rapport de Rome* (1953, année du « retour à Freud ») pour montrer, à travers le récit du roman familial, le développement d'un extraordinaire foetus, à savoir le Nom-du-Père, lequel me paraît devoir être compris bien moins comme une structure figée que comme un processus potentialisant le fonctionnement d'une histogénèse sociale.

Affirmant avec raison que le rôle et la place de l'anthropologie psychanalytique dans l'œuvre (j'ajouterais, quant à moi, la clinique) de Lacan sont particulièrement sous-estimés, l'auteur se penche sur la fameuse thèse du déclin de la famille patriarcale, encore aujourd'hui abondamment véhiculée dans la psychanalyse, la psychiatrie, la criminologie et dans plusieurs champs des sciences humaines et sociales. Les conclusions de l'analyse des « Complexes familiaux » portent à réflexion. D'abord, à l'époque de la rédaction de cet article, on constate que Lacan, loin d'être « freudien », écarte les théories freudiennes de l'instinct de mort, du narcissisme originaire et de l'idéal du moi, cette dernière théorie constituant dans *Totem et tabou* l'opérateur privilégié de la position freudienne au sujet de la culture et de la psychologie des foules. C'est qu'à la base de cette réinterprétation, on trouve, se substituant à la nostalgie mythologique du père originaire fondant le lien social, une nostalgie organiquement et biologiquement constituée de la mère et de la matrice. Établir si cette hypothèse rejoint celle de Geza Róheim selon laquelle la régression du rêveur à l'utérus l'amène à expérimenter le coït est une autre histoire. Mais dans la mesure où Lacan fait du « vouloir mourir » une « réponse » à la prématurité de l'homme, l'hypothèse touche non seulement à ce que Heidegger appelait le « tenir-pour-vrai » touchant à la mort — c'est-à-dire ce fait que la mort est à chaque fois miennne —, mais également à des symptômes d'abandon à la mort, cliniquement identifiables (l'anorexie, la toxicomanie, les névroses gastriques, etc.), traversant l'espèce dans son ensemble.

Dans cette perspective, une réévaluation des tenants et aboutissants du complexe d'Œdipe s'avère incontournable. Une fois fortement affirmé le fait que l'imgo de la mère plutôt que celui du père est aux sources de la répression sexuelle (ce qui explique en particulier la parenté de Lacan et de Mélanie Klein), on comprend mieux pourquoi la maturation subjective de l'individu passe par une relance de l'idéalisation par l'imgo paternelle, absolument nécessaire pour que soit vaincue la répression et ouverte la possibilité pour le sujet d'intégrer le groupe social. Plus encore : c'est moins la forme comme telle du complexe qui importe, que le fait que ses modalités soient fonction des déterminations sociales de la forme et de la structure familiales. Autrement dit, loin d'être assurée, l'universalité du complexe se voit compromise et la solution culturaliste à ce problème proposée par Malinowski demeure largement insuffisante. Pourtant, l'instabilité de la fécondité subjective de l'Œdipe qui en découle ne remet pas en question — du moins dans « Les Complexes familiaux » — le passage de la famille élargie à la famille conjugale (loi de la contraction familiale) et renforce paradoxalement l'anomie (le terme est de Durkheim) et le déclin, sur la longue durée, de la puissance du père, d'où l'apparition progressive de la grande névrose contemporaine. Le problème vient de ce que la thèse de la ruine de la structure familiale et de son chef ne tient pas la route devant les recherches plus récentes, la forme conjugale de la famille étant dans l'histoire de l'humanité de loin la plus persistante.

Le travail de Markos Zafropoulos touche donc au cœur même de l'édifice de la psychanalyse, de là son importance non seulement pour la compréhension de l'œuvre lacanienne, mais également pour l'ensemble des sciences humaines. Lorsque Lacan « quitte » la famille durkheimienne et se marie avec le structuralisme, il abandonne le père humilié. Au lieu de s'en tenir aux conditions sociales de l'œdipisme, il développe, à partir du « Discours de Rome », une théorie du sujet de l'inconscient arrimée aux structures de parenté et du langage, se donnant ainsi la marge nécessaire pour laisser flotter un signifiant dont le mouvement de va-et-vient joue de l'écart entre le signifiant et le signifié. Alors que la question du père était ancrée dans le relativisme anthropologique des formes de la famille, elle devient, à partir de 1953, une fonction symbolique, un symbole à l'état pur, déplacement qui, pour ne pas avoir été compris à sa juste mesure, a été rapporté trop facilement à un phallogocentrisme essentiellement émotif faisant fi de l'histoire en potentialisant une version mortifère de la dialectique nature/culture et en faisant souvent l'impasse sur une théorie cohérente du père. L'ouvrage de Zafropoulos vient à point nommé parce qu'il permet de situer les *Autres écrits* et la pensée de Lacan dans la crise actuelle de la socialité. La nouvelle version du roman familial permet ainsi de redéfinir les paramètres des liens conjugaux, de la gestation, de l'amour et du deuil.

Michel Peterson